



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

139 | 2008
2006-2007

Histoire des sciences au Moyen Âge

Danielle Jacquart



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/261>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 154-156

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Danielle Jacquart, « Histoire des sciences au Moyen Âge », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 05 janvier 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/261>

Tous droits réservés : EPHE

HISTOIRE DES SCIENCES AU MOYEN ÂGE

Directeur d'études : M^{me} Danielle JACQUART

Programme de l'année 2006-2007 : I. *L'intérêt pour les sciences durant le haut Moyen Âge*. — II. *Alchimie et médecine aux XIV^e et XV^e siècles*. — III. *Les manuscrits du Galien latin* (suite).

I. *L'intérêt pour les sciences durant le haut Moyen Âge*

Dans un article paru dans les *Cahiers de civilisation médiévale* en 1996, le directeur d'études avait tenté de répondre à la question : « Quelle histoire des sciences pour la période médiévale antérieure au XIII^e siècle ? ». En effet, même pour le XII^e siècle, période d'intense activité de traduction, l'historien des sciences peine à isoler son objet d'étude. La situation est encore plus complexe s'il porte son regard sur les siècles qui ont précédé cette « renaissance du XII^e siècle ». Dans le chapitre, devenu classique, qu'il avait consacré au Moyen Âge occidental chrétien dans l'*Histoire générale des sciences* dirigée par René Taton (Paris, 1957¹, 1966², Quadrige / PUF, 1994), Guy Beaujouan distinguait deux phases successives au cours de la période antérieure au XIII^e siècle : « Les ténèbres du haut Moyen Âge (du V^e au X^e siècle) » et « Le réveil de l'Europe et les influences islamiques (XI^e-XII^e siècles) ». En reprenant dix ans après la question posée par le directeur d'études dans son article des *Cahiers de civilisation médiévale*, c'est à la première phase définie par Guy Beaujouan que nous avons consacré nos travaux. L'historiographie récente apporte sur ces « ténèbres » quelque lumière, portée en quelque sorte par une meilleure appréhension des conditions d'introduction de la science arabe : au fur et à mesure que sont mieux connues les curiosités occidentales qui ont mené, dès la fin du X^e siècle, à rechercher les savoirs arabes, de manière concomitante un bilan plus net des connaissances et intérêts antérieurs peut être dressé. L'une des figures dominantes du haut Moyen Âge occidental est sans aucun doute Bède le Vénérable. Dans une mise au point historiographique, parue en 2005 dans les actes du colloque *Bède le Vénérable entre tradition et postérité*, François Dolbeau remarque que « les activités de Bède sont unitaires et tendues vers un seul objectif : faire entendre correctement le langage divin dans les Écritures comme dans les signes des temps ». Soucieux de préserver ce caractère unitaire des œuvres de Bède, nous nous sommes attachés à analyser comment s'y déployait un intérêt pour les sciences, et plus particulièrement une curiosité envers les phénomènes naturels. Une lecture de passages des commentaires à la Genèse et au Cantique des cantiques nous ont permis de remarquer que les informations en matière d'astronomie dans le premier, de botanique dans le second, sont soigneusement distinguées de l'exégèse biblique par des formules telles que *verbi gratia* ou *Notandum quasi iuxta litteram*. À propos de l'encens tout en insistant sur sa valeur symbolique (*typice, figurate*) dans le Can-

tique des cantiques, Bède juge utile d'insérer des informations (tirées de Pline) sur sa « nature » : *libet parum de natura aromatis ipsius ignaros instruere* (éd. D. Hurst, p. 262). Dans ces digressions signalées comme telles, il y a place pour un discours proprement « naturaliste ». Le chapitre 2 du *De temporum ratione*, qui définit ce qu'il faut entendre par *tempora* et rappelle les différents modes de leur découpage (*natura, consuetudine, auctoritate*) délimite clairement, bien qu'avec la plus grande concision, le champ d'une science de la nature que la foi en un unique créateur a débarrassée des références divines héritées du paganisme. Parallèlement à cette mise en évidence d'une autonomie, au niveau du discours, de l'observation et de l'explication des phénomènes naturels, nous nous sommes livrés à l'art difficile de la traduction. Nous avons ainsi « revisité » des passages fameux, comme le chapitre 28 du *De temporum ratione* sur les marées ou *De concordia maris et lunae*. À l'occasion de ces exercices de traduction, qui ont remis en perspective maints clichés historiographiques, nous avons réévalué la charge sémantique de mots tels que *temperamentum* ou *ratio*. En prélude aux séances consacrées à Bède, Barbara Obrist (chargée de recherche au CNRS), dans un exposé sur les traditions cosmologiques antiques transmises par les diagrammes, nous a opportunément rappelé que les connaissances scientifiques, durant le haut Moyen Âge, ne passaient pas toutes par les textes.

II. Alchimie et médecine aux XIV^e et XV^e siècles

Plusieurs séances ont été consacrées à la reprise de la lecture de l'opuscule d'Angelo de Aquila – un régime inédit contre la lithiase daté de 1415 –, en tentant d'éluider les allusions alchimiques qu'il comporte à l'évidence (voir *Livret-Annuaire*, 2005-2006, p. 214). Nous avons noté à nouveau la manière peu orthodoxe avec laquelle Angelo manie les citations des auteurs qu'il mentionne, ainsi que la bizarrerie de ses références à l'astrologie. Afin de mettre en perspective cet ouvrage des plus étranges, le directeur d'études a proposé des morceaux choisis de quatre textes alchimiques récemment édités. Le *Testamentum* pseudo-lullien (1332, éd. Michela Pereira), qui inaugure un puissant courant d'alchimie médicale, donne l'exemple d'une manipulation d'authentiques concepts médicaux aboutissant en réalité à une subversion totale de la doctrine galénique dont ils sont issus. La *Sedacina* du carme Guillaume Sedacer (entre 1377 et 1382, éd. Pascale Barthélemy) fournit l'occasion de voir à l'œuvre un vocabulaire codé forgé par son auteur. La *Theorica et practica* de Paul de Tarente (dernier tiers du XIII^e siècle, éd. William Newman) a spécialement retenu notre attention pour le grand usage dont elle témoigne du sel ammoniac, dénommé selon un code habituel des traités d'alchimie *aquila*. Plus qu'à son éventuel lieu d'origine, c'est à cette substance que pourrait bien renvoyer dans son nom l'auteur en 1415 du régime contre la lithiase, amateur de jeu de mots. Enfin, la lecture de passages d'une compilation arabe, difficilement datable, la *Risāla al-Ḥārūniyya* (éd. Suzanne Gigaudet), qui mêle médecine, alchimie, astrologie et magie, nous a mis sur la piste d'une variante intéressante de la fabrication du sceau au Lion, qui semble renforcer l'hypothèse d'une origine plus alchimique qu'astrologique de ce passage obligé du traitement des calculs urinaires.

III. *Les manuscrits du Galien latin*

Après avoir fait le point sur les publications récentes concernant les traductions de Niccolò da Reggio (entre 1308 et 1345), c'est l'imposant ensemble galénique fourni par les manuscrits 51-56 de la bibliothèque de l'Académie de médecine qui a retenu notre attention. Tout en provenant d'un même milieu et en répondant sans doute aux attentes d'un même destinataire (ou groupe de destinataires), ces six volumes ne présentent pas une facture tout à fait homogène. La première partie du ms. 52 et le ms. 56 ont la particularité d'être transcrits sur deux colonnes. De facture assez similaire, ils sont peut-être antérieurs de quelques années aux autres composants de l'ensemble. Dans la seconde partie du ms. 52, de facture moins soignée, la date de 1476 est donnée. Une autre date, 1472, est livrée à plusieurs reprises dans le ms. 54. L'une des caractéristiques principales de cet ensemble est de marquer soigneusement les grandes divisions des textes transcrits et de fournir des tables des chapitres extrêmement détaillées. Les titres de chaque partie et de chaque chapitre – repris à l'identique dans les tables – constituent, en réalité, des résumés du contenu. Le directeur d'études a présenté une description de cette collection d'une grande complexité, en établissant des comparaisons avec le contenu des manuscrits de Dresde, Sächsische Landesbibl. 91-92, issus vraisemblablement d'un modèle commun. Avec les mss. 51-56 de l'Académie de médecine, dont l'importance avait déjà été signalée par des publications de Marie-Thérèse d'Alverny et de Vivian Nutton, s'achevait le parcours entamé il y a deux ans à travers quelques recueils du Galien latin. Ce parcours a permis de suivre l'évolution intellectuelle de la lecture médiévale de Galien, les recueils de la fin du Moyen Âge préfigurant, par leur ampleur, les *Opera* édités à la Renaissance. Au fil des siècles, un intérêt de collectionneur, visant à rassembler le plus grand nombre d'ouvrages galéniques (dont de patents apocryphes), s'est substitué à la recherche d'une organisation des recueils en fonction de critères thématiques.

En dehors du traitement des thèmes mis au programme, des informations bibliographiques ont été régulièrement présentées. Dans ce cadre, Cécile Chevré a donné un exposé sur « Les outils bibliographiques en histoire des sciences médiévales », fondé sur son mémoire INTD. La conférence du 15 mai 2007 a été assurée par le professeur Ian Maclean, directeur d'études invité (voir le rapport *infra*).